

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO 1 Ct.
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Editeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XX

UNE CAUSE A DEFENDRE.

Mais alors... que venez-vous faire à Brétigny !

— Mon frère connaît quelqu'un près d'ici... j'o l'ai accompagné.

— Ah ! monsieur votre est avec vous ?

— Oni, mademoiselle.

— Voit-il souvent Adolphe ?

— Oui, mademoiselle.

— Et mon frère se trouve-t-il plus heureux depuis que sa femme s'est séparée de lui ?

— Je ne sais pas s'il est plus heureux, mais à coup sûr il est plus tranquille. Ah ! mademoiselle, si vous étiez restée avec votre frère, qu'il m'eût été doux d'aller souvent vous voir... de faire de la musique avec vous... de vous dire... tout ce que je pensais alors !...

— Est-ce que vous ne pensez plus de même à présent ?

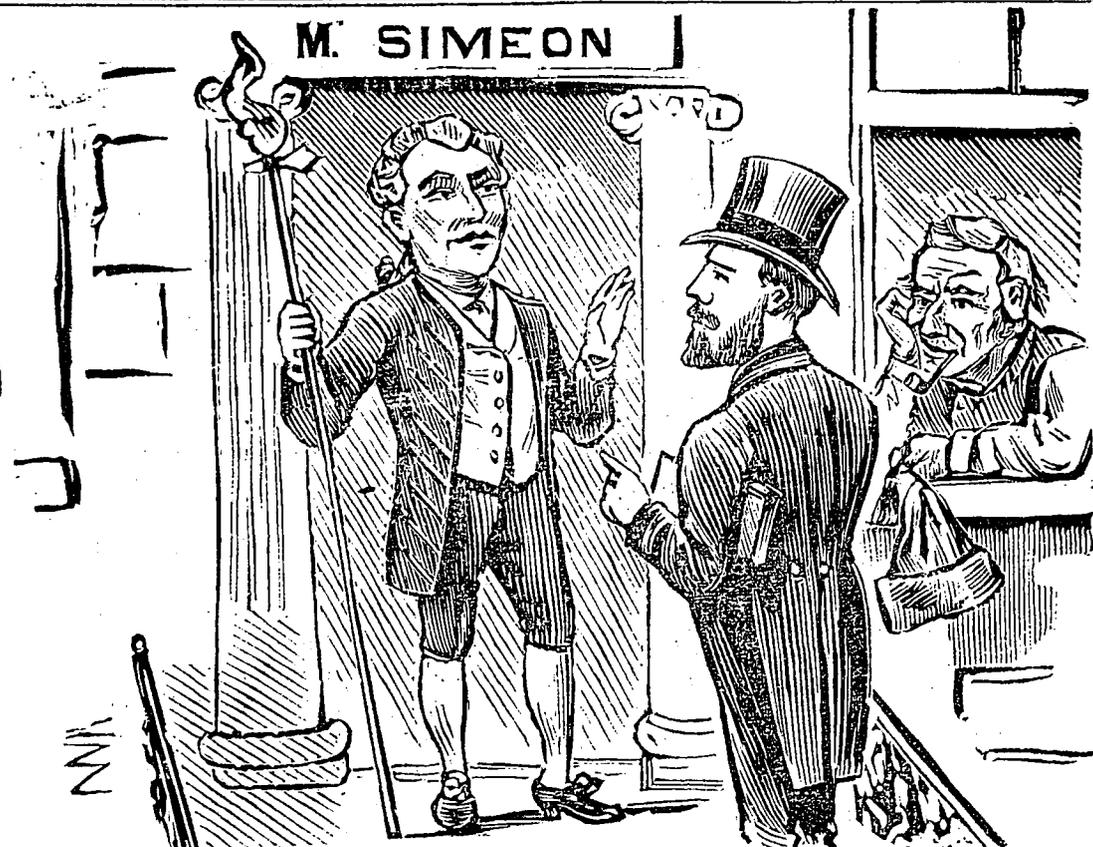
— A quoi me servirait d'aimer une personne à laquelle on apprend à nous regarder comme

des tyrans, des esclaves... ou des imbéciles, ce qui revient au même ? car il faut qu'un homme soit à peu près imbécile pour consentir à être esclave.
 — Mais, monsieur, on ne m'apprend pas cela.
 — Mais à peu près, mademoiselle. Madame Pantalon se croit capable de tout faire, de remplir tous les emplois. Alors même que la nature lui aurait donné toutes les capacités, était-ce une raison pour traiter son mari comme elle l'a fait, pour chercher sans cesse à l'humilier ? Mademoiselle, les femmes ne se doutent pas de tout ce qu'elles perdent en grâces lorsqu'elles veulent jouer le rôle d'homme. Et comment passez-vous votre temps au château, mademoiselle ?
 — J'apprends à monter à cheval, à faire des armes, de la gym-

nastique... Ces dames écrivent, elle font un journal... Le premier numéro est à l'impression.
 — Et vous, mademoiselle, travaillez-vous aussi à ce journal !
 — Non, monsieur, je ne me sens pas le talent d'écrire... Monsieur votre frère est-il toujours médecin ?
 — Oui, mademoiselle, médecin dans l'occasion. Madame Pantalon exerce aussi la médecine, à ce qu'on m'a dit dans le village ?
 — Oui, Cézarine se prétend aussi savante qu'un docteur.
 — Et vous avez fait une promenade militaire dans le pays ?
 — Vous savez aussi cela ?
 — On en a assez parlé dans le village !
 — Et qu'en disait-on ?
 — Ah ! mademoiselle, dispensez-moi de vous le dire.
 — Non, non, au contraire, je

veux le savoir... je vous en prie, monsieur Gustave !
 — Eh bien, on vous a trouvée ridicules... plus que ridicules même...
 — Ah ! je m'en doutais ! je ne voulais pas en être, de cette promenade, mais ma sœur l'a exigé.
 — Elvina baissa les yeux, toute rouge et toute confuse, en entendant Gustave lui répondre :
 — Vous voyez où vous entraînent ses conseils... Le ridicule, c'est ce qu'il y a de plus à craindre en France... vous ne l'auriez jamais connu chez votre frère en vous occupant de musique, de broderie, de tous ces talents charmants dans lesquels les femmes excellent, et qui les rendent encore plus séduisantes à nos yeux.
 — Quoi ! vraiment, monsieur, vous aimez mieux une femme qui brode et qui fait de la tapisserie

qu'une femme qui fait des armes et monte à cheval !
 — Oh ! oui, mademoiselle : non que je proscrive absolument chez une dame ces exercices qui peuvent l'amuser, lui être agréables ; une personne de votre sexe peut se livrer quelquefois au plaisir de l'équitation, ou bien encore tirer, par hasard, sur quelques poupees pour montrer son adresse. Mais si elle en fait son habitude, si pour ces jeux masculins elle néglige ces travaux fins, délicats, mignons,apanage de son sexe, alors, mademoiselle, ce qu'elle gagne en force et en courage, elle le perd en grâce et en charme ; tout ce qui la rapproche de l'homme l'éloigne de la femme.
 — Vous me quittez, monsieur.
 — Il le faut bien.
 — Je vous en prie...
 de plus ?
 — Je ne puis rien dire à celle qui a préféré madame Pantalon à son frère, car c'était me prouver qu'elle ne pouvait pas m'entendre !...
 Et faisait un effort sur lui-même, Gustavo s'éloigna très-vite, car, s'il restait, il sent bien qu'il se jetterait aux genoux d'Elvina en lui jurant un amour éternel. Mais son frère lui a fait comprendre que ce ne serait pas le moyen de la corriger.
 Elvina est restée triste et pensive ; elle regarde Gustavo s'éloigner ; elle espère qu'il va revenir sur ses pas, mais il continue son chemin et disparaît. Alors elle se décide à retourner au château.
 — Il est bien gentil, ce jeune homme-là, dit Aglaé en suivant sa maîtresse. Je le reconnais bien ; il venait à Paris chez monsieur votre frère.
 — Oui, c'est M. Gustave Duvasson ; mais, écoutez, Aglaé, il ne faudrait pas parler au château de cette rencontre... à personne, entendez-tu ? parce que... parce qu'il ne faut pas en parler... On m'en pêcherait peut-être de sortir si on dans le pays.
 — Soyez tranquille, mademoi-



A ROME.

Le Docteur Desjardins arrive chez Monsieur Siméon.
 Le Suisse.—Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?
 Le Docteur.—Je suis le meilleur oculiste de Montréal. On m'a envoyé ici pour faire une opération difficile à votre maître, celle de lui faire tomber les écailles des yeux.
 Le Suisse.—C'est un Canadien. Ça doit être un individu. On m'a dit de ne pas vous laisser entrer.
 Ladébauche.—Je crois que votre entreprise va fêler.

LE GROGNARD.

MONTREAL, 25 Août 1883.

A NOS ABONNES.

Bon nombre d'abonnés ont rempli leur devoir à notre égard. Nous les en remercions et félicitons. Plusieurs cependant sont encore en arrière avec nous; les comptes leur seront envoyés immédiatement. Ils voudront bien, sans doute, les acquitter sans retard. Nous ne saurions faire continuellement des sacrifices pour le maintien de notre journal.

A nos abonnés donc de nous remettre fidèlement l'obole qu'ils nous doivent.

Pour ceux qui nous doivent plus d'une année et qui ne paieront pas leurs arrérages d'ici au quinze de juillet, le journal leur sera discontinué et leurs comptes mis entre les mains d'un avocat.

Mais nous espérons que nos abonnés retardataires nous éviteront cette peine en payant immédiatement leurs arrérages.

L'ADMINISTRATION.

Correspondance de Rome.

Rome 15 août 1883.

Mon cher *Grognard*,

En apprenant la tournure que prenait l'affaire de l'Université Laval, j'ai pris passage sur le chemin de fer de Marsoille et deux jours après j'étais rendu à Rome.

Je me suis rendu en toute hâte au palais du Cardinal Siméoni et j'ai eu l'honneur d'avoir une audience du portier, un brave homme qui m'a donné quelques informations sur la question.

Il m'a dit comme ça: Il y a par chez vous des canayons qui ne sont pas blancs de leur affaire. Je veux parler des professeurs de Victoria et de leurs amis. A l'heure qu'il est ils sont tombés de la poêle à frire dans le feu. Ils ont voulu regimber et mal leur en a pris. Aujourd'hui il ne s'agit pas de chercher midi à quatorze heures. La chose est bien simple. Si l'Ecole de médecine Victoria s'ouvre le 1er octobre, ils sont flambés comme la poule à Simon.

Pourtant ils ont encore une petite lueur d'espérance. Ils ont envoyé le Docteur Desjardins à Rome pour tâcher de vous faire revenir sur votre décision.

Tout ce qu'il nous dira, sera de la bouillie pour les chots. Il n'y a pas de revenez-y.

Dites moi donc, s'il vous plaît, comment ont-ils pris la dernière lettre de l'Archevêque.

Ils l'ont prise comme une grosse dosse d'huile de castor. Je vous assure qu'ils en ont fait une grimace. Pourtant Victoria gigo-

te encore. Plusieurs professeurs m'ont dit qu'ils rouvriraient l'école en dépit de tout.

—Malheur à eux, s'ils le font, parce que par ici on ne badine pas avec ceux qui se révoltent contre nos ordres. Ils vont recevoir l'excommunication à pic et je vous garantis que ça leur cuira.

Ils ont confiance en leurs élèves. Ils croient que tous les étudiants vont s'assembler dans quelques semaines et décider qu'il suivront les cours de Victoria malgré l'excommunication.

C'est là où ils se fourrent le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Il n'y aura pas dix élèves qui approuvent leurs professeurs.

Eh bien, si c'est comme ça, c'est bien tant mieux et mon maître sera satisfait. Changement de propos Chapleau a écrit à Rome pour faire nommer un de ses amis M. Mousseau, chevalier de quelque ordre. Ça vaut-il la peine de lui envoyer un ruban?

M. Mousseau est une espèce de premier ministre à Québec. C'est une bien bonne place qui paie de gros gages, seulement il n'y a qu'une difficulté, il n'a jamais eu légalement de siège en chambre, il n'en a pas encore à l'heure qu'il est et il est fort probable qu'il perdra sa prochaine élection à Jacques-Cartier. C'est un homme trop gras, trop palotte pour se faire aller comme un premier ministre.

Il moisit dans son cabinet et jamais il n'aboutira à grand-chose. Vous pourriez le nommer chevalier St. Sylvestre, je ne crois pas qu'il soient assez fort pour être décoré du titre de commandeur de St. Grégoire. Pour faire plaisir à Chapleau, qui est ton garçon au fond, je le recommanderai pour l'ordre de St. Sylvestre. Puisque nous sommes à parler d'ordre de chevalerie, vous savez sans doute que les chevaliers de la légion d'honneur, ça pousse par chez nous comme les petites patates dans les bonnes années. Il y en a, en veux-tu, en v'la! On en a un vrai vrai saccage à Montréal. Je ne serais pas surpris si un de ces quatre matins Mousseau se reveillait avec un ruban de la Légion d'honneur. Les canadiens ont le goût sauvage, ils aiment le clinquant et les bouts de ruban aux couleurs voyantes.

C'est bien M. Ladébauche, je dirai tout ça à mon maître, quand il rentrera.

A la revoyure, mon cher monsieur.

Là finit ma conversation avec le portier de Son Eminence.

Tout à toi

LADEBAUCHE.

EXCURSION EXTRAORDINAIRE.

Il nous a été donné samedi dernier d'assister à la plus belle excursion au clair de lune qui ait encore été faite sur le St. Laurent.

Des circulaires imprimées avaient été répandues dans le public au cours de l'après-midi an-

nonçant un voyage de plaisir pour huit heures du soir avec L'Harmonie de Montréal et le concours d'une société de chanteurs.

Le *Filgate* avait été nolisé pour la circonstance.

Dès sept heures et demie la foule commença à affluer vers le vapeur. En moins de trois quarts d'heure nous avions compté vingt trois personnes à bord, six dames dont une douteuse, seize hommes et un Auvergnat.

L'Harmonie, qui avait été engagée pour cette grande excursion, n'arriva pas. M. Hardy avait senti le rat et il avait fait défaut avec ses musiciens, parce qu'il était plus avantageux de s'engager pour une sérénade offerte à des entrepreneurs qui fêtaient St. Louis.

Pour ne pas laisser ses amis en panne il envoya à bord du *Filgate* une demi douzaine de musiciens à l'uniforme disparate, recrutés parmi les "Victorias" et les "Fusiliers." Cette musique composée d'éléments hétérogènes nous donna les plus beaux morceaux de deux répertoires contenus dans un immense sac en toile éruce suspendu en bandoulière au col du directeur qui portait une tunique rouge sans ceinture et un képi à la visière verticale s'abaissant à plat sur son front.

Les accords de ces musiciens avaient plus d'un point de similitude avec ceux de l'orgue des petits chevaux de l'île Ste. Hélène. Bref les musiciens, qui savaient que leur salaire était problématique, nous donnèrent des airs éthiques, cacochymes, énerchants et horripilants qui auraient fait honneur à notre célèbre Bande des Trois-Demiards.

A huit heures trois quarts, la vapeur gronda, la passerelle fut tirée et le *Filgate* se dirigea vers le large pendant qu'un chœur improvisé et dirigé par M. Héault, attaquait avec succès la chanson.

Tu t'en vas et tu nous quittes.

Tu nous quittes et tu t'en vas.

sur l'air de "Au sang qu'un Dieu va répandre.

Les excursionnistes purent alors contempler à leur aise le magnifique panorama qui se déroulait à leurs yeux.

Le pont Victoria était-là à l'horizon qu'il dentelait avec ses 23 piliers présentant l'aspect d'un immense "pigeon-hole".

La lune au disque rougi se dérobait dans le firmament se dérobant parfois en arrière d'un amoncellement de nuages sombres qui semblaient galoper dans un majestueux chaos.

L'air retentit des acclamations de la foule pressée sur le quai saluant le départ du *Filgate*.

Le voyage se continua avec beaucoup de succès. Les gais voyageurs jetèrent des regards d'admiration du côté du Sud où la rive de St. Lambert se pointillait de l'éclat indécis des lumières de quelques habitations.

L'île Ste. Hélène se dressait alors devant nous sa sombre masse aux contours fantastiques et semblait être un gigantesque cé-

lacé endormi sur les flots du St. Laurent.

Le chœur des Montagnards entonna un nouveau chant.

V'la le tramway qui passe et fut couvert par les applaudissements frénétiques de la foule.

Nous n'avons que des éloges à décerner au capitaine *Filgate* et à M. Larose, son gérant, pour l'habileté et la courtoisie dont ils ont fait preuve vis-à-vis des excursionnistes pour rendre le voyage aussi agréable que possible.

Le *Filgate* est un vapeur honnête. Il n'aime pas à courir longtemps la nuit et il s'amarre au quai à des heures respectables.

Après avoir mis le cap vers St. Lambert le noble vapeur, n'avait pas lâché la corde amarant sa poupe au rivage.

Il tourna sur son amarre et il recula lentement jusqu'à ce qu'il vint s'arrêter au côté gauche du quai où il passe ses nuits.

L'excursion était arrivée à son terme.

On remit la passerelle et les passagers furent invités à se retirer.

L'excursion de samedi a été un véritable voyage de plaisir, car les excursionnistes, après s'être amusés comme des bossus pendant toute la durée du voyage, eurent la satisfaction inouïe de se voir rembourser leur argent à la passerelle sur présentation de leur carte d'admission.

On dit même que des *dead heads* ont reçu trente centins pour avoir honoré le bateau de leur visite.

L'excursion avait duré un peu moins que cinq minutes.

La lune disparut de nouveau derrière un nuage et l'obscurité enveloppa le quai. On ne voyait point à deux pas devant soi.

Il n'y eut qu'un homme qui vit clair. C'était l'organisateur, un employé du Palais de Justice, qui vit clair..... dans sa bourse.

On lit dans le "Sorelois"

Le carrousel de M. Mongeon, géolier, sera installé cette semaine sur le terrain vague situé sur la rue du Roi, entre l'ancienne résidence de M. le juge Mathieu et celle de M. Labelle.

En voilà une bonne! mais elle est vraie. J'ai vu, ce qu'on appelle vu de mes yeux vu, Mr. Bruno Mongeon, ex-notaire public, gardien de la prison, pas des prisonniers,—preuve, le soin qu'on a pris un bon gibier en l'enfermant dans sa propre cellule—gardien de la prison de Sorel, dis-je, je l'ai vu le jour de l'inauguration du fameux carrousel courbé sur la manivelle d'un orgue de barbarie, on tirant des sons capables de faire tourner je ne sais quoi, même les talons de ses prisonniers. Pourquoi pas? Je me suis laissé dire que ce sont eux qui ont fabriqué ces petits chevaux de bois; je ne vois pas pourquoi ils n'auraient pas l'avantage de danser pendant que ceux-là tournent à la voix du Géolier, non au son de sa musique.

Ce serait à désirer pour Sorel que l'ancien canon fût encore, au centre du carré pointé comme

sello. Oh! je sais me faire quand il le faut; et, franchement, on ne s'amuse pas assez au château pour ne pas se ménager au moins quelques petites distractions.

Fouillac revient de Paris; il apporte des exemplaires du fameux journal. *Le Perce-Oreille* est fort bien imprimé, sur de beau papier; la couverture de couleur citron est satinée; les caractères ressortent fort bien dessus; cela se voit de loin. Les dames journalistes sont enchantées; chacune d'elles saisit un exemplaire et s'empresse d'y chercher l'article dont elle est l'auteur, et qui semble d'un très-haute portée depuis qu'il est imprimé.

On remercie, on félicite Fouillac pour tous les soins qu'il a donnés à cette affaire. Il met un terme à ces remerciements en tirant de sa poche la note de ce qu'il a payé pour le papier, l'impression, la fabrication, le transport, les affiches et les annonces dans les journaux; tout cela monte à la somme de quatre mille six cent cinquante francs. Ces dames sont un peu moins enchantées.

Eh! mesdames, que nous importe cette dépense! s'écrie Cézarine; c'est de l'argent bien placé, puisque cela nous en fera gagner quatre fois!... bah! dix fois autant. Mon cher Fouillac, combien avez-vous fait tirer de *Perce-Oreille*?

—Trois mille.

—Trois mille!... mais ce n'est pas assez!... c'est dix mille, c'est quinze mille qu'il faut avoir pour le répandre partout, à Paris et dans la province! Il sera même nécessaire, je pense, d'un donner quelques-uns gratuits.

—Oh! non-seulement c'est nécessaire, mais c'est indispensable.

Eh bien alors, cher monsieur Fouillac, il faudra aller jusqu'à Noyon pour commander un nouveau tirage du *Perce-Oreille*, et bien plus considérable.

C'est très-facile! Je prendrai la calèche et j'irai après le déjeuner.

—Nous abusons de votre complaisance, monsieur Fouillac?

—Je vous ai dit que j'étais à vos ordres!... Se faire l'esclave des dames, je ne connais pas d'emploi plus agréable.

Ah! si tous les hommes vous ressemblaient!... Mais vous êtes peut-être le seul de votre espèce!

La vue de leur article imprimé enflamme ces dames d'un beau zèle; chacune veut écrire maintenant, et celles qui n'ont fait dans le premier numéro que de petits articles, très-courts, veulent prendre leur revanche en fournissant plusieurs colonnes au *Perce-Oreille*.

Quelques jours après le retour de Fouillac, Aglaé va dire à madame Pantalon qu'un habitant du village demande à lui parler.

—Est-ce que c'est encore un malade? s'écrie Cézarine; s'il a un clou, je ne veux pas le recevoir.

A Continuer.

il l'était, quel beau coup pour un déserteur de la batterie A. !
Qu'en dites vous Messieurs de Sorel ?

XXXX.

PÉLÉRINAGE.

On nous écrit de Trois-Rivières. La *Concorde* annonçait la semaine dernière qu'un pèlerinage de New-York à Ste Anne était en voie d'organisation sous la direction de M. T. E. Normand.

Ce pèlerinage est assuré d'un grand succès.

Les messieurs dont les noms suivent ont retenu des cabines à bord du vapeur *Canada* qui été nolisé pour la circonstance :

MM. Casimir Veillet, Jacques Larivière, Aleck Guilbert, Frs. Gélinas, C. K. Ogden, P. B. Vanasse, Bruno Duval, Jos. Thibault, George Morrison, le bonhomme Savard le chartier, Michel Ménard, Gaspard Lafontaine, Légendre dit Labrosse, Joseph Lord, Félix Godin, le père Corbeille, G. Lupien, M. Desmarais et Léandre Cadioux.

Le contrat pour les rafraichissements à été donné à mademoiselle Adéline Thérien.

Tigas Gobeille et et TiLuc Corbeille composeront l'orchestre et joueront pendant le voyage les plus beaux morceaux de leur répertoire.

Polly Richardson a obtenu le privilège d'exploiter un *pea-nut stand* sur le vapeur.

UNE SCENE A LA POLICE.

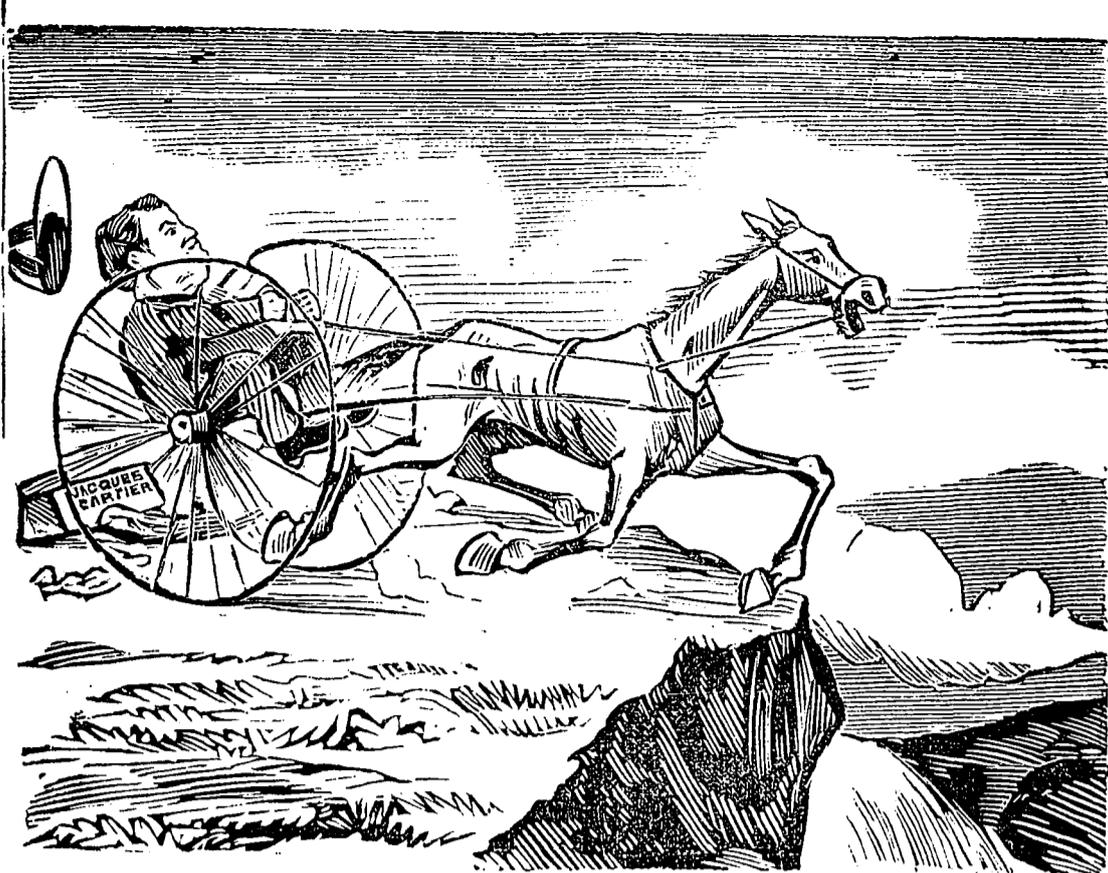
Il existe une lacune importante dans le département de la police sur laquelle nous attirons d'une manière toute spéciale l'attention du comité présidé par l'échevin Jeannotte. Nous voulons parler de la nomination d'une femme qui serait chargée de fouiller les prisonniers du beau sexe. Souvent nos policiers sont appelés à examiner les vêtements des femmes pour y découvrir de l'argent volé, des armes cachées ou d'autres pièces de conviction.

Nos agents se trouvent parfois très perplexes et c'est avec beaucoup d'embarras qu'ils exécutent cette partie délicate de leur devoir.

Il serait donc urgent que la nomination d'une femme au bureau de police fut faite par la corporation. Nous n'offrirons d'autre preuve de l'urgence de cette demande que la scène suivante dont nous avons été témoin mardi dernier au poste central de la police.

On venait d'arrêter deux femmes sous la prévention d'avoir fait passer des billets de banque contrefaits dans un magasin de nouveautés de la rue St. Joseph. Une des prisonnières paraissait âgé d'une cinquantaine d'années et l'autre était une jeune fille à l'air candide qui n'accusait qu'une vingtaine de printemps.

Les deux prévenues furent conduites dans la salle privée des



UNE CAUSE DANGEREUSE.

Mousseau, en courant dans son *sulky*, a perdu son siège. Il se tient encore sur l'essieu, mais il ne peut aller bien loin. La route est dangereuse.

agents de sûreté.

Le détective Richardson se chargea de fouiller la vieille, ce qui fut l'affaire d'une couple de minutes, mais lorsqu'il fut question de faire subir le même examen à la jeune fille, la situation devint très épineuse pour notre officier.

Lorsque les regards de la prisonnière se tournèrent vers lui avec une expression de douceur et de naïveté candide, et lorsque sa poitrine se souleva convulsivement sous l'effet de l'émotion poignante qu'elle éprouvait, le cœur du détective faiblit complètement, il poussa un long soupir et s'assit près d'une table pour écrire sa démission.

Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux. Il demanda on sanglotant au détective Lapointe de procéder à l'œuvre qu'il n'avait pu attaquer. Lapointe eut une idée lumineuse.

Il fit passer la jeune prisonnière en arrière d'un rideau suspendue à une corde et il lui demanda d'enlever ses vêtements et de les jeter aux agents pardessus la toile qui masquait sa pudeur contre les regards indiscrets.

Quelques instants après la robe de la prévenue tombait aux pieds des détectives.

On examina la robe en tous sens. Il y avait une poche, mais il fut impossible aux agents d'en trouver l'ouverture dans la multiplicité des plis qu'offrait le vêtement.

Le détective Arcand dit à ses confrères d'accrocher la robe à une patère et qu'il trouverait facilement la clé du mystère.

Il fouilla, refouilla et trifouilla sans arriver à aucun résultat plausible. Il finit par émettre l'opinion que l'entrée de la poche ressemblait beaucoup à la serrure d'un coffre de sûreté dont on aurait oublié la combinaison.

Le détective Robinson fut

d'avis que l'on coupât la poche; c'était le moyen le plus sûr et le plus expéditif.

Le détective Arcand, qui est ferré sur la loi, dit que ce ne serait pas légal. Ce serait se rendre coupable de dommages à la propriété.

Après un travail de deux heures on finit par trouver l'entrée de la poche; mais on n'y trouva pas les contrefaçons de billets que l'on cherchait.

On continua à examiner les autres vêtements de la prisonnière.

L'assistance fut stupéfiée et presque terrifiée en voyant une pièce extraordinaire de la toilette de la jeune fille.

—Juste ciel! qu'est ce que cela peut être? Je crois que la fille a fait explosion.

Le détective Naéglé pesa sur l'objet avec sa canne en disant.

—Il n'y a pas de danger, ça ne peut pas partir.

—J'ai découvert ce que c'est dit le détective Gladu, c'est un *bustle*.

—Vous êtes dans les patates, dit Arcand. Ça, ce n'est pas un *bustle*, parce qu'un *bustle* ne se porte pas double. Il y en a deux, voyez-vous.

—Moi, dit Naéglé, je crois que c'est un *life preserver*. C'est à l'usage des personnes qui voyagent et qui ne savent pas nager.

—En effet, dit Gladu, ça peut être ça. Ça contient de l'air, c'est léger. C'est élastique. Il y a du vent dedans. Ça, c'est sûr.

—Tiens une idée, fit le détective Lapointe, on va attacher ces engins là aux mollets du sergent Dreyfuss et on lui fera faire un plongeon aux bains de l'île Ste. Hélène.

—Où allez-vous les mettre? interrompit le sergent Richardson. Vous ne connaissez rien là-dedans. Un *life preserver* ne se met jamais

aux jambos. Ça se place en dedans de la veste.

Le détective Gladu dit: Je connais personnellement rien de ces affaires là. J'en ai vues souvent exposées dans les vitrines des magasins. J'ai demandé à une demoiselle, qui était commis dans un établissement à quoi cela servait. Elle m'a répondu que c'était des "*life preservers*" pour les dames. Ça peut servir aux messieurs qui vont en vélocipèdes.

La prisonnière qui avait entendu toute cette conversation derrière le rideau, ne put plus se contenir.

Allez-vous finir? dit-elle aux officiers. Vous ne comprenez rien là-dedans. Je viens des Etats Unis et ce sont des objets dont le besoin se fait beaucoup sentir par là-bas.

Après avoir entendu les explications de la fille, la police en vint à la conclusion que les deux objets mystérieux étaient des contrefaçons. C'était une pièce de conviction et la prévenue fut ensuite mise sous les verrous.

Dites à présent que nous n'avions pas raison de demander la présence d'une femme au poste central de la police.

M. Chs. J. en soirée à Montréal chez Mme M... s'approche familièrement du jeune M. petit bonhomme de 7 ans, et lui dit comme ça, "Me connais-tu mon vieux?" Hésitation du bambin qui promène son regard, de la tête au pieds de son interlocuteur, enfin d'un air décidé "Je n'ai jamais vu votre figure dit-il mais j'ai souvent vu vos pieds dans le "Groggnard".

Aux dernières assises du comté de Norfolk, un homme fut accusé de bigamie. Deux femmes avaient déjà prouvé qu'elles avaient droit

à sa personne, quand une troisième comparut pour le même objet, puis une quatrième.

—Malheureux! s'écria le juge, quel taux comptiez-vous donc vous arrêter?

—A quel taux, milord? répliqua le criminel, à celui qui m'en eût fait enfin rencontrer une bonne.

REGLE D'HYGIENE POUR LES MÉNAGÈRES.

—0000—

Dans la saison d'été si féconde en maladies causées par une alimentation peu conforme aux lois de l'hygiène les ménagères ne sauraient être trop particulières sur le choix de leur boucher, surtout aujourd'hui, lorsque la loi des abat-toirs est si peu respectée.

Pour être sûres d'avoir des viandes fraîches du Haut Canada, viandes inspectées d'après la loi, il faut qu'elles aient à l'étal de Charles Meunier, coin de la rue Craig et de la Côte St. Lambert. Elles y trouveront des viandes, gibiers, charcuterie, légumes, primeurs des saisons, tout de premier choix. Prix modérés. Effets livrés à domicile sans charge extra.

ENCORE LA BOMBARDE.

On nous informe que le joueur de bombarde de Joliette aujourd'hui à Boxtou continue à Montréal sa série de représentations.

Il n'a pas été rebuté par son insuccès à la Côte St. Lambert. Il est revenu à la charge. Il espère toujours avoir le concours de la même dame pour une prochaine représentation. Cette dernière a positivement refusé de figurer dans ce concert.

La bombarde de l'artiste de Joliette ne sera jamais d'accord et il ferait bien de la serrer.

CUISINE FRANÇAISE. RESTAURANT POPULAIRE.

Nos. 25 et 27

Cote St. Lambert.

La cuisine est sous direction d'un chef de première classe.

Vins importés spécialement pour la maison.

Menus toujours variés et primeurs des saisons. Salons privés confortables.

Prix modérés.

EMILE RABAT.

NOUVEAU RESTAURANT Fashionable

J. B. EMOND

Avantageusement connu du public comme maître d'hôtel tient au No. 60 rue St. Gabriel, à deux pas de la rue Notre-Dame, un splendide restaurant où il servira des lunchs froids des plus succulents. Sa cave est garnie des meilleurs liqueurs vins importés de France cigares de premier choix.

Cet hotel est patronisé par le barreau et les messieurs du haut commerce.

J. B. EMOND.

60 rue St-Gabriel.

Propriétaire.

LA GLACE.

C'est le moment d'en parler et nous pensons que quelques statistiques sur l'industrie de la glace naturelle aux Etats-Unis ne seront pas sans intérêt pour nos lecteurs. Ce commerce est devenu d'une immense importance. La fabrication ne coûte rien, la Providence s'en charge et s'acquitte avec perfection de son ouvrage qui est recueilli comme autrefois la manne des Israelites. Tout le long de l'Hudson, entre New-York et Albany, ainsi que sur les grands cours d'eau plus au nord (il suffit de nous occuper de l'Hudson pour décrire la manière dont se récolte, se conserve et s'expédie la glace), s'élèvent d'immenses bâtisses en bois. Ces bâtisses sont des glaciers qui approvisionnent le commerce américain. On commence à les emplir à l'ouverture de janvier et il règne pendant la saison une très grande activité dans toute la contrée. La glace est de qualité supérieure, claire comme du cristal et dur comme du roc.

C'est à Rockland Lake que se trouvent les premières glaciers en allant de New-York à Albany. Elles sont échelonnées entre les deux villes et appartiennent à différentes compagnies. Plusieurs milliers d'hommes y sont employés et ils y emmagasinent d'un millier et demi à deux millions de tonneaux de glace par saison.

Pour recueillir la glace, on ôte d'abord la couche de neige qui peut se trouver sur le dessus de la glace, on la gratte et on l'aplanit sur un espace de trois ou quatre arpents en face ou près de la glacière puis on procède à la trancher par morceaux ou blocs de 21 à 32 pouces et quelquefois 44 pouces carrés. On la tranche avec des scies adoptées à ce genre d'ouvrage. On ouvre un canal de l'endroit d'où la glace est tirée jusqu'à l'entrée des élévateurs qui se trouvent dans les glaciers. Des hommes munis de perches conduisent les blocs jusqu'à l'entrée des élévateurs qui marchent par la vapeur et qui saisissent deux morceaux à la fois et les transportent sur une pente qui se trouve dans chaque étage de la bâtisse. De là ils glissent à la place voulue où des arrimeurs munis de crocs les placent à volonté. Depuis que ces compagnies se servent de vapeur ou chevaux, chaque glacière enlève de la rivière et emmagasine trente blocs de glace par minute, chaque bloc pesant environ 250 livres, donnant 18,000 blocs par jour, et comme il y a 24 glaciers le long de la rivière, cela donne 656,000 blocs emmagasinés par jour, et soit 94,000 tonneaux.

Un seul élévateur peut entrer 2,250 tonneaux par jour. On calcule que les opérations doivent être terminées le premier février.

Le coût d'emmagasinage de la glace est une question importante dans ce commerce. La moyenne des gages est de \$2,75 à \$2,00 par jour. Les surintendants obtien-

nent plus, quelque-uns \$3,00 par jour et les agents généraux \$1,200 par année. Les arrimeurs qui sont obligés de travailler toute la journée dans la glacière sont mieux payés que les hommes qui travaillent en dehors. On croit que ce travail n'est pas sain, qu'il est producteur de rhumatismes, mais d'autre part on assure que tel n'est pas le cas. Il y a des hommes qui ont agi comme arrimeurs depuis des années et n'ont jamais joui d'une meilleure santé qu'aujourd'hui. Il arrive souvent qu'ils sortent des glaciers trempés par leurs sueurs.

Le coût de l'emmagasinage de la glace revient à quelques sous par tonne—le 12 à 20 sous, selon les saisons.

La glace est transportée à New-York en été dans des barges; d'une capacité de cinq cents à mille tonneaux.

Il vient de mourir un Américain qui a été un moment une personnalité très parisienne, un général qui, au lieu de tambours, n'a fait battre que la grosse caisse de la réclame, un nain qui a connu toutes les grandeurs.

Le général Tom Pouce, de son vrai nom Charlos Stratton, fut une des créations du légendaire Barnum, un des deux ou trois hommes de ce siècle qui aient bien compris la profondeur de la bêtise humaine. Après avoir amassé quelques milliers de dollars à montrer à ses compatriotes Jose Heth, une négresse de cent soixante ans, qui aurait pu être la nourrice de Washington, la sirène des îles Fidji, et le cheval laineux, Barnum vint récolter des louis et des livres sterling en France et en Angleterre en exhibant Tom-Pouce qui, dans les premiers jours de son arrivée, obtint un succès dont rien ne peut donner l'idée.

Qui ne se rappelle l'histoire célèbre du notaire qui avait fait trois cents lieues pour voir Tom Pouce? Les représentations étaient terminées, mais on dit à ce brave homme qu'il aurait quelque chance de trouver Tom Pouce à l'hôtel où il était descendu.

Notre provincial court à l'hôtel, demande le général, monte, frappe à la porte...

—Entrez! répond une voix de stentor.

—Monsieur, je désirerais voir le général Tom pouce.

—C'est moi, monsieur!

Le notaire est interloqué. Celui qui lui parle est, en effet, un géant de six pieds, qui porte une moustache formidable...

—Mon Dieu, monsieur, je vous demande pardon, mais on m'avait dit que vous étiez d'une taille... d'une taille lilliputienne.

—En public, oui, monsieur, mais quand je suis seul, je me mets un peu à mon aise, vous comprenez...

—Parfaitement, monsieur, je comprends balbutia le provincial, qui s'en alla tout rêveur.

Tom Pouce était parti de la veille et c'est un général de cavalerie qui occupait sa chambre...

INCROYABLE BON MARCHÉ

—000—

FIN DE LA SAISON DU PRINTEMPS.

GRAND SACRIFICE SUR TOUTES LES MARCHANDISES CHEZ

BOISSEAU Freres

235 & 237,

RUE ST. LAURENT.

—00000—

Tout le monde connaît l'importance des réductions faites sur les marchandises, chaque fin de Saison, par la maison Boisseau. Il lui suffit d'en faire l'annonce pour qu'immédiatement la foule encombre les magasins. Depuis quelques jours que nous avons lancé nos circulaires les ventes ont pris une extension tellement grande que nous avons peine à suffir à toutes les demandes.

Foule aux étoffes à robes

Foule aux Soieries

Vente énorme de Cachemires

Pertes sur les cotons

Pertes sur les toiles

Chapeaux pour Dames vendus à tous prix.

Plumes et Fleurs en desous du prix coûtant.

De même dans tous les Départements.

—AVIS—

Monsieur Horace Boisseau se rendant en Europe le 21 de juillet courant, pour les achats d'Automne, se fera un plaisir de se charger de tous les ordres qui lui seront donnés jusqu'à cette époque pour être exécutés en France et en Angleterre.

BOISSEAU Freres

235 & 237

RUE ST. LAURENT.

Le FIL CLAPPERTON, inconstamment reconnu le meilleur existant, est aujourd'hui demandé par toutes les couturières à la main et à la machine au grand détriment de tous ses concurrents.

COUPE FASHIONABLE.

—000—

Il nous fait plaisir de recommander au public M. L. C. de Tonnancour, tailleur No. 119 rue Notre-Dame.

M. de Tonnancour n'emploie que des ouvriers de première classe et il est toujours au courant des dernières modes de Paris, Londres et New-York.

La coupe est toujours garantie de manière à donner satisfaction aux clients les plus difficiles.

Le public trouvera la les tweeds et des draps français, anglais, écossais et Canadiens dans le dernier goût.

Nous conseillons fortement à nos lecteurs de patroniser cet établissement.

HOTEL DU CANADA

No. 17 RUE ST. GABRIEL

MONTREAL.

JOS. RIVARD,

PROPRIETAIRE.

—000—

Le magnifique HOTEL DU CANADA, de Montréal, dont la popularité est si bien connue, vient de passer entre les mains du nouveau propriétaire qui y a fait de grandes améliorations dans le genre le plus moderne, ce qui le met sur le pied des principaux établissements de ce genre sur le continent américain.

Le public voyageur trouvera à l'HOTEL DU CANADA des chambres spacieuses, parfaitement aérées, meublées avec un luxe exquis, une table abondamment fournie et un service excellent. Les liqueurs sont choisies et les vins des meilleurs crus.

Des omnibus stationnent à l'arrivée de tous les chemins de fer et des bateaux à vapeur, et un employé de l'hôtel est chargé d'accompagner les voyageurs qui veulent bien visiter cet établissement.

Avec un tel confort, les propriétaires de l'HOTEL DU CANADA osent espérer une large part du patronage public.

JOS. RIVARD

PROPRIETAIRE.

IMPRIMERIE

DE

W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs de Notaires, Avocats, Grâces, etc.

En-Tête de lettres, En-Tête de comptes, Lettres Funéraires, Cartes d'affaires, Cartes de visites, Billets de Concert,

Circulaires, Programmes, Catalogues, Factums, Pamphlets, Affiches, Chèques, etc

LE TOUT

Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe, de tous genres, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRES MODERES.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

W. F. DANIEL

25 RUE STE-THERESE 25

Coin de la rue St. Gabriel

MONTREAL.

Echo de Buda street:

—Devinez un peu avec qui est la grosse Pamela?... un pédicure, ma chère!...

—Ca ne m'étonne pas!... c'est une sentimentale... Elle voulait un homme qui fût toujours à ses pieds!

CHLORURE DE CHAUX.

Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot au sage est suffisant.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et, en indiquant la Station du chemin de fer ou du Bateau le plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.

Adressez, C. D. MORIN, 616 Ste. Marie, Montréal.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.

Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en référer aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.

C. D. MORIN, PROPRIETAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, ECRIVAIN, MONSIEUR,

Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction.

Avec reconnaissance, DAME LUC TASSE,

Épouse de LUC TASSE, ECR., Maître de Poste et Epicier Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN, MONSIEUR,

Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans, après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procurés, et ce n'est que depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est, tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussi.

Nous le recommandons de tout cœur à tout nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.

MICHEL CHARBONNEAU,

forgeron,

ET SON ÉPOUSE,

4 Rue Perthuis

Montréal, 9 avril 1881